



REVUE HISTORIQUE, CULTURELLE
ET
LITTÉRAIRE

Rédactrice en chef

Ludmila Kol

Rédactrice adjointe

Julie Laloi (France)



2003-2013
~~2003-2013~~

Comité de rédaction

Alexandre Avelitchev (Belgique)

Danièle Carrance (France)

David Guimond (France)

Ludmila Kol (Finlande)

Igor Volovik (France)

Création graphique

Tania Varonen

Web

Evgueni Malitski

La revue a 6 parutions par an dont N°1 – 4 en langue russe

tél. rédaction/abonnements

+358 40 5121618

litarus@kolumbus.fi

www.litarus.org

Editeur

LitaruS

Y-tunnus: 1538941-8

Support

LitaruS ry

Impression réalisée par UNIGRAFIA Oy

© **LitaruS**, 2013

La revue est publiée en Finlande
avec le soutien du Ministère de l'éducation
et de la culture de la Finlande

ISSN-L 2323-198X
ISSN 2323-198X

SOMMAIRE

POEMES

Christine Zeytounian-Beloüs. *Carpediem* 5

NOTRE HISTOIRE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Marc Zviguilsky. *Le chant des frênes à Bougival* 8

Jean Gavrilenko. *Mailly, Brimont... Quelques pas derrière les soldats russes* 16

PROSE RUSSE CONTEMPORAINE

Polina Kopylova. *Pas pire que les autres* 22

Julie Laloi. *Les nuances de la langue* 27

Tatiana Pertseva. *La fatigue* 30

Ludmila Kol. *Le jasmin de Zina. En pleine illusion* 32

EURONEWS

Helsinki : le centre de la culture mondiale 37

ROMAN RUSSE

Gueorgui Khlouzevitch. *Glück und glas.* Extraits 41

ARCHIVES HISTORIQUES

David Guimond. *Le prince, le cosaque, le peintre des armées* 52

ART

Andreï Rabodzænko. « *Malgré toutes nos connaissances...* » 58

Festival International du Pastel 63

RECIT ILLUSTRÉ

Igor Volovik. *Tioumen la Dubaï. D'un certain point de vue* 66

COMMENTAIRE

Jean-Bernard Cahours d'Aspry. *Alexandre Serguéievitch Pouchkine et la musique* 72

EMIGRATION RUSSE EN FRANCE

Marina Radmanova. *L'histoire d'une famille russe* 77

LANGUES ET CULTURES

Virginie Tellier. *Des bords de la Volga* 84

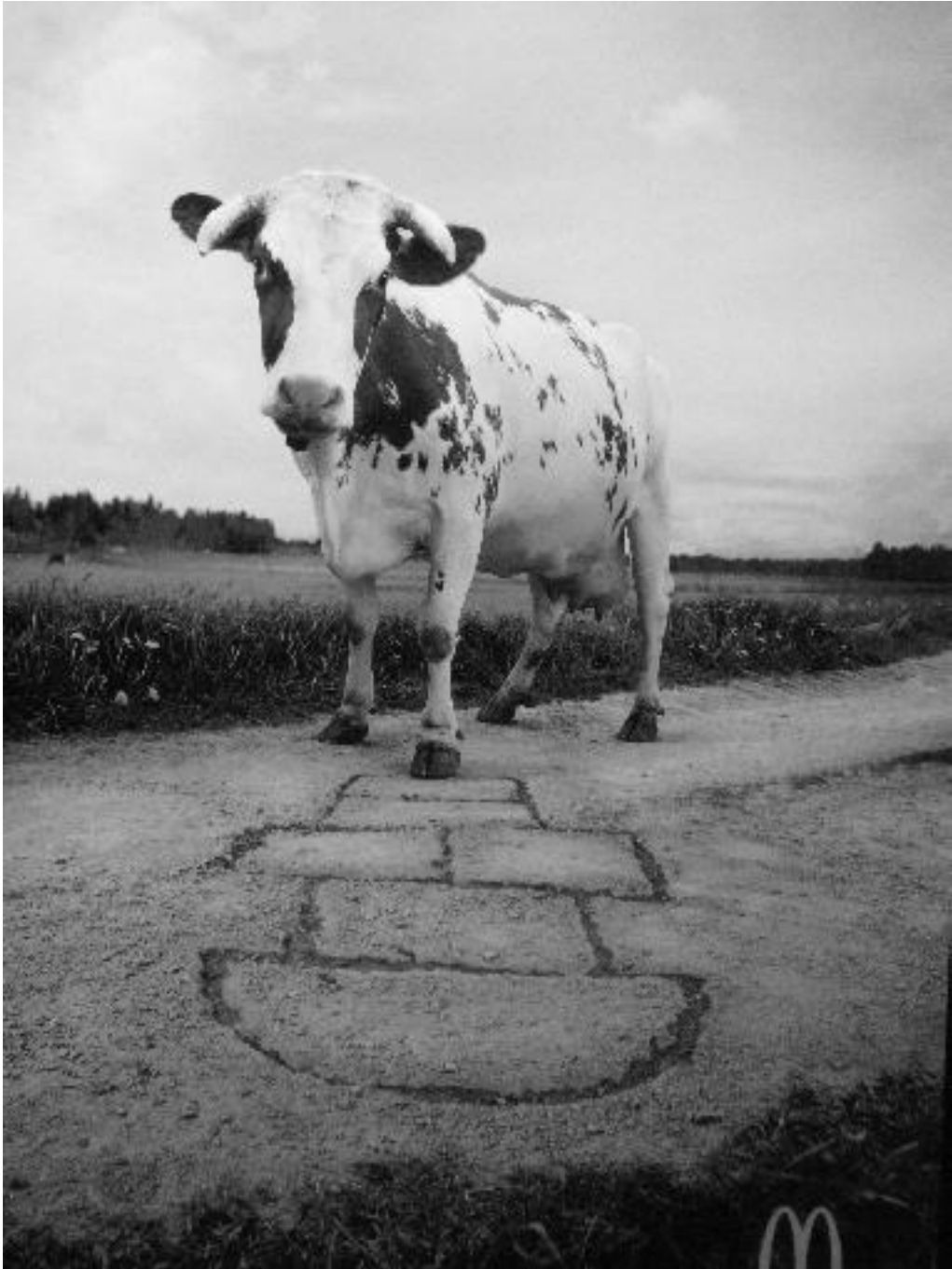
Alla Sergueeva. *D'où vient le mot bistro? Notes sur les mythes linguistiques* 88

ACTUALITÉ

Le dixième anniversaire de LiterarúS 93

Les « Journées du Patrimoine » à la Médiathèque du Père Castor 95

Pages 1 et 4 : illustrations des œuvres présentées à l'exposition *Grafia* à Helsinki.



Christine Zeytounian-Beloüs**Carpe diem**

Ta peur se mire dans la mort des mots,
 et son reflet perdu, c'est toi.
 Les souvenirs assiègent ton absence,
 encerclent ta mémoire béante.
 Balbutiement muet
 au crépuscule de la conscience.
 Pourtant, tu vis encore.
 Carpe diem.
 Cueille le jour présent.
 Le jour a fui.
 La carpe hurlante
 de ta pensée
 jetée hors de l'étang
 de la parole
 se débat.

Après avoir quitté les tréteaux de la pluie
 où il s'est donné en spectacle,
 le ciel nous glisse entre les doigts,
 il se roule à nos pieds,
 éclabousse les voitures,
 transperce les immeubles,
 submerge tout :
 étrange façon de s'applaudir lui-même.
 Puis il s'apaise,
 s'évapore.
 Ne reste qu'un nuage :
 altérable reste
 de la gesticulation céleste.

*Née à Moscou en 1960. Vit en France
 depuis l'enfance.
 Ancienne élève de l'Ecole Normale
 Supérieure.
 Peintre, illustratrice, poète bilingue,
 traductrice littéraire.
 Prix Russophonie 2010. Bourse du
 prix européen de littérature 2013.
 Directrice de collection (Domaine
 russe) aux éditions Albin Michel
 (depuis 2005)
 Membre de la rédaction de la revue
 Lettres Russes (Paris)
 Illustratrice de livres (éditions
 Flammarion, éditions La Différence,
 Ecrits des Forges, éditions Ogi...) et de
 revues (illustratrice de Journal Poetov
 et Lettres Russes, nombreuses
 illustrations publiées dans diverses
 revues, journaux et magazines en
 Russie).
 Nombreuses expositions personnelles
 à Paris et Moscou.
 A traduit plus de 60 livres du russe
 en français.
 Auteur et co-auteur de plusieurs
 anthologies de poésie russe
 contemporaine.*

Nous épluchons soigneusement les
choses :
pelures des noms, rognures des adjectifs,
menues scories des articles...
Les objets s'usent à force d'être désignés.
Parfois cependant, nous nous taisons
et nous allons nous asseoir en cercle
pour écouter le cri des pierres.

Avec les ciseaux de la pensée
je découpe intérieurement
quelques figures géométriques
qui serviront de référence à ma
prospection.

Dans le trou carré, placer un cube.
Dans le trou rond, une sphère,
Dans le trou triangulaire, une pyramide.

Un jeu d'enfant,
si simple en apparence,
et pourtant plus ardu
que la quête du saint Graal :
donner une troisième dimension
à l'âme
qui n'en a que deux.

Départ

Les arbres sont doux et bleus.
Le soleil rime avec la terre.
Une pincée d'air sec
prête aux mots ce goût légèrement
saumâtre
qu'affectionnent ceux qui partent
pour un long voyage obligatoirement
romantique.
Or blanc des souvenirs qu'on emporte.
Or noir des regrets.
Or jaune – jauni – du temps.

A chaque doigt
un anneau
de ténèbres.

Martèlement
du ciel
contre la ville.

Sous les paupières,
la nuit
éclaboussée de regards.

Nous nous accoutumons
à contempler l'envers des choses,
pour construire un univers de reflets
encore plus disparate que l'autre.
Les replis du vide accueillent sans tendresse
ceux qui croient franchir le seuil.

A certains moments,
je crois presque à la vie.
Et les choses deviennent palpables.

La pluie par exemple.

Et aussi les divers instruments
de l'abstraction.

Auciel,
les nuages gris
ressemblent
à des traces de pas.

ChZ-B

Marc Zviguilsky
Marc Zviguilsky



Le Chant des Frênes à Bougival

En 2013 nous commémorons les 130 ans de la disparition d'un grand romancier et nouvelliste russe, Ivan Tourguéniev, auteur de « Pères et Fils », « Mémoires d'un chasseur », « Un nid de gentilhommes », « Roudine », « Premier amour ». Une importante part de sa vie s'est déroulée en France. L'écrivain y a résidé à plusieurs reprises et a été lié à la France pendant 38 ans.

Le 3 septembre 1883, atteint d'un cancer, Tourguéniev s'éteint dans la propriété « Les Frênes » à Bougival, à 20 km de Paris. Le chalet de l'écrivain devient son musée. L'automne 2013 est l'occasion de marquer les 30 ans de sa création. Le musée Tourguéniev a été fondé à Bougival par Monsieur et Madame Zviguilsky qui, avec leurs fils et des bénévoles, veillent toujours sur cet endroit exceptionnel. Depuis de nombreuses années le chalet est géré et soutenu par l'Association des Amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, propriétaire des collections.

Dissimulée dans une forêt de sapins, cette « datcha » évoque les relations amicales et littéraires de Tourguéniev avec Gustave Flaubert, Emile Zola, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Guy de Maupassant, Vladimir Sollogoub, Mikhaïl Saltykov-Chtchédrine, Henry James et d'autres représentants célèbres des lettres et des arts de l'époque. La maison se souvient aussi de la voix de Pauline Viardot et d'une grande histoire d'amour et d'amitié entre la cantatrice et l'écrivain...

Nous accueillons aujourd'hui dans nos pages Marc Zviguilsky, fils des fondateurs du musée et son conservateur actuel.

Marc, merci d'avoir accepté notre invitation. Pourriez-vous nous parler de votre père, Alexandre Zviguilsky, docteur en lettres, chercheur et spécialiste de la vie de Tourguéniev.

Sa passion pour Tourguéniev est-elle aussi la vôtre ? Comment est né le musée Tourguéniev à Bougival ?

En effet mes parents m'ont transmis leur passion. Ma vie, depuis ma plus tendre enfance, est étroitement liée à celle de Tourguéniev. En 1956, mon père visite pour la première fois la propriété « Les Frênes » à Bougival, occupée jadis par l'actrice française Gaby Morlay. Il prépare alors un mémoire d'études supérieures à la Sorbonne sur Tourguéniev et l'Espagne. En 1970, il fait découvrir à ma mère, mon frère et moi-même, le domaine « Les Frênes », devenant ainsi le lieu de nos multiples pèlerinages.

En 1976, ma mère propose de créer une association pour sauver « Les Frênes » de la démolition et y fonder un musée. Mes parents réussissent à rassembler autour d'eux leurs amis, collègues, étudiants, parents, proches et sympathisants. En janvier 1977, naît l'Association des Amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran (loi de 1901).

Un an plus tard, le domaine « Les Frênes » est mis en vente. La ville de La Celle Saint-Cloud, et non Bougival, en fait l'acquisition.

Ma mère rédige alors un projet muséographique en s'appuyant sur des publications de souvenirs de contemporains de Tourguéniev, des lettres, des manuscrits, ainsi qu'un projet de manifestations en vue de trouver des fonds pour le futur musée. Des concerts, spectacles, expositions, colloques sont organisés par l'Association.

Grâce aux profondes connaissances et au travail acharné de mes parents, avec l'aide de toute la famille et des membres bénévoles de l'Association, le musée a ouvert ses

portes le 3 septembre 1983 pour la commémoration du centième anniversaire de la mort d'Ivan Tourguéniev dans sa maison.

Nous tenons à remercier de tout notre cœur tous ceux qui nous ont soutenus dans les moments les plus merveilleux et les plus durs de la création du Musée Ivan Tourguéniev. Il est important de rappeler que la réussite de cette œuvre est aussi due aux nombreux donateurs et au soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Ile-de-France. Ce lieu, abritant l'unique musée d'écrivain russe en dehors des frontières de la Russie, incarne désormais un symbole fort de l'amitié franco-russe.

Pour les personnes qui n'ont pas encore eu l'occasion de venir à Bougival, pourriez-vous expliquer comment se déroule la visite aux « Frênes » ?

Quels documents font partie de l'exposition ? Lesquels affectionnez-vous particulièrement ?

En pénétrant dans le domaine « Les Frênes », situé sur la Colline des Impressionnistes, non loin de la maison Bizet et à cinq minutes du château de la Malmaison, les visiteurs, avant d'entrer dans le musée, découvrent d'abord un parc magnifique, la Villa Viardot, une belle maison blanche d'un style palladien classée à l'inventaire des Monuments Historiques, malheureusement en très mauvais état, puis enfin le chalet, lui aussi classé, devant lequel trône une sculpture en fer forgé, réalisée par Grigori Pototsky en 2010 dans le cadre de l'année France-Russie, représentant une feuille de frêne sur laquelle on peut apercevoir sur une face, le portrait d'Ivan Tourguéniev, tourné vers la Villa Viardot, et sur l'autre, Pauline Viardot, regardant vers la « datcha ».

Dans ce qui fut autre fois la salle d'eau, nous y avons installé l'entrée où se trouvent la caisse et un kiosque de vente de livres.

La première pièce (la salle à manger), baptisée salle des « Droits de l'Homme », est aménagée en exposition permanente. L'intérêt de cette salle repose sur les nombreux témoignages et combats de Tourguéniev contre le servage et l'antisémitisme en Russie, la peine de mort en France, son rapport à la Révolution française de 1848, sa position intellectuelle et morale face aux guerres qui ont secoué l'Europe dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Au mur, on peut voir une pléiade d'écrivains russes, contemporains de Tourguéniev, une typolithographie d'Alexandre II annonçant l'abolition du servage en 1861, un portrait à l'huile d'Alexandre Herzen par sa fille Nathalie, offert par la famille. Dans les vitrines, on y expose de nombreuses éditions anciennes d'œuvres de Tourguéniev, parmi lesquelles l'édition originale des *Mémoires d'un chasseur* en russe de 1852 et la première traduction française parue chez *Hachette* en 1854, ou encore un article manuscrit d'André Maurois sur le théâtre de Tourguéniev.

Nous présentons sur écran, dans l'ancien hall d'entrée, la reconstitution d'une fameuse partie d'échecs remportée par Ivan Serguéievitch face à un champion, Wladislaw Maczuski, au Café de la Régence, à Paris, Place du Palais-Royal en 1861.

Un grand tableau est venu enrichir en 2006 notre collection : « Une chasse à Chambaudoin » (huile, 1879) par Nikolai Dimitriev-Orenbourgsky, où Ivan Serguéievitch Tourguéniev est représenté en tenue de chasseur au côté du Grand-Duc Nikolai Nikolaïevitch.

Dans le salon musical, il y a un objet unique, joyau de notre Musée, au milieu de la pièce : le piano-forte de Tourguéniev provenant de Baden-Baden sur lequel ont joué Clara Schumann, Johannes Brahms, Anton Rubinstein, Pauline Viardot.

Parmi tous les tableaux (huiles, aquarelles, dessins au crayon), gravures et sculptures

(bustes) que l'on découvre au fil de la promenade à travers les salles du Musée, le tableau de Maria Malibran, illustre cantatrice française, sœur de Pauline Viardot, peint par Louis-Eugène Coëdes en 1835, est particulièrement réussi. Difficile d'être insensible à la beauté de la diva, tout comme à l'éclat de sa robe de satin.

La vitrine murale contient plusieurs trésors : l'écritoire de Pauline Viardot, le « *Traité complet de l'art du chant* » de Manuel Garcia (fils), le premier laryngoscope conçu en 1855 par ce dernier, trois ouvrages du romancier russe dédiés de la main de Tourguéniev à Pauline Viardot.

L'âme de ce salon est en effet composée d'un subtil mariage de la littérature avec la musique, mettant en évidence le lien profond et amical de Tourguéniev avec la famille Viardot, tout comme avec les écrivains de son temps. La présence de lettres autographes de Tourguéniev à Hugo, Flaubert, George Sand, et des réponses de Mérimée, Sand, Goncourt, Daudet, Zola, Flaubert, Maupassant, Renan, offre aux visiteurs une immersion riche et passionnante dans la culture européenne de la seconde moitié du XIX^e siècle.

De plus, cette exposition permanente évoque la présence de l'écrivain russe dans divers pays (France, Russie, Allemagne, Angleterre) et ses amitiés littéraires et musicales avec Lamartine, Charles Dickens, Henry James, Heine, ainsi que les amis de Madame Viardot, Gounod, Bizet, Saint-Saëns, Berlioz, Fauré, Rossini, Massenet, Meyerbeer, Clara Schumann...

Au premier étage, deux pièces reconstituées par l'Ecole Boule restituent l'atmosphère de Tourguéniev : son cabinet de travail et sa chambre à coucher avec balcon.

On peut voir dans ce cabinet une impressionnante bibliothèque Napoléon III par le sculpteur Mazarov, le bureau authentique de Tourguéniev, une table



Le musée Turgéniev à Bougival

« russe », le coin d'artistes de Claudie, troisième fille des Viardot, ainsi que son magnifique portrait par Emile Lévy, celui de Pauline Viardot exécuté par Claudie, un superbe pastel sur velours, tout comme les portraits de Louis Viardot et Tourguéniev par Alexis Kharlamov.

La chambre du romancier est très émouvante. Il faut observer la gravure de Claudie, d'après laquelle la pièce a été reproduite. La ressemblance est frappante.

Enfin, il y a une vitrine consacrée en particulier à Pauline et Ivan nommée : « Amour et dévouement ». Nous y avons exposé le manuscrit original « *Une fin* », dernier récit dicté à Madame Viardot par Tourguéniev dans son lit à baldaquin, ainsi que le médaillon à l'effigie de Pauline que portait Ivan tout contre son cœur.

Nous savons qu'aux « Frênes » Ivan Tourguéniev a écrit ou achevé certaines de ses œuvres maîtresses, comme son dernier roman « Terres vierges » et ses poèmes en prose. C'est encore là qu'il parcourait sa nombreuse correspondance et travaillait sur la traduction en russe des écrivains français de son temps, dont son meilleur ami Flaubert.

Marc, vous-même acteur et metteur en scène, comment percevez-vous l'atmosphère de ce lieu ? Est-elle créative aujourd'hui ?

Ce lieu est particulièrement propice à la création. Outre sa vocation de Musée Mémorial, il est aussi un Musée d'idées. Or, sans idées, toute création est impossible. Les inspirations en ce lieu sont donc diverses et touchent à toutes les formes d'art.

A commencer par les *Cahiers Ivan Tourguéniev*, revue littéraire, musicale et artistique richement illustrée, dont la parution a lieu tous les ans ; mon père et un grand nombre de spécialistes français et étrangers de la culture du XIXe siècle y

publient des inédits et les résultats de leurs recherches. Les *Cahiers*, reconnus pour la qualité scientifique des articles, permettent aussi d'informer les adhérents de quinze pays du monde des activités de l'Association (France, Angleterre, Allemagne, Pays-Bas, Belgique, Espagne, Suisse, Italie, République Tchèque, Pologne, Russie, Suède, Japon, Etats-Unis, Canada).

Mon père a également réuni, préfacé et publié les correspondances inédites entre Tourguéniev et tous les membres de la famille Viardot, Tourguéniev et Flaubert, Tourguéniev et Louis Viardot. Il a, par ailleurs, contribué à la publication des « *Poèmes en prose* » de Tourguéniev. Ma mère est l'auteur d'un guide sur le Musée, un des ouvrages les plus vendus dans notre boutique.

Henri Troyat n'aurait pu apporter autant de détails à sa biographie sur Ivan Tourguéniev sans l'existence du Musée. Idem pour Robert Dessaix, auteur de « *L'amour de toute une vie* », et pour Jean de Boissel, membre fidèle de notre Association et auteur d'un roman historique « *Des écrivains dans la tourmente des années 1880* ».

Dans le domaine musical, les biographes de Pauline Viardot que sont Patrick Barbier et Michèle Friang, tous deux membres de notre Association, mentionnent le Musée et l'apport des « *Cahiers Tourguéniev* » dans leur source bibliographique.

Chaque année, le Musée organise une saison musicale autour du piano-forte de Tourguéniev. Les concerts se déroulent dans le salon de musique dont les fenêtres permettent d'éveiller les spectateurs, au-delà du plaisir de l'écoute, à la contemplation d'un parc enchanteur, orchestré par une multitude de chants d'oiseaux ininterrompus, toujours en harmonie avec les notes de musique. La magie du lieu permet ainsi de recréer l'atmosphère musicale et artistique du salon

Fondateurs du musée
 Tourguéniev
 à Bougival
 Monsieur Alexandre
 Zvigilsky
 et
 Madame Tamara
 Zvigilsky



très prisé des Viardot, appelé jadis le « Temple des Arts ».

Le dernier événement musical relevant de la pure création est incontestablement à mettre au bénéfice de Bernard Grimonet, lequel a mis en scène « *Le dernier sorcier* », une opérette de Pauline Viardot sur un livret de Tourguéniev.

Il est intéressant de remarquer que l'année 2010 a favorisé l'éclosion de plusieurs projets artistiques inhérents aux commémorations de Pauline Viardot, Léon Tolstoï, Frédéric Chopin.

Je pense notamment à la contribution du sculpteur Grigori Pototsky, à sa « feuille de frêne », dont j'ai déjà parlé, mais aussi, au spectacle « *Le chant des Frênes* », que j'ai

coécrit avec Catherine Fantou-Gournay, d'après les correspondances entre Tourguéniev et Pauline Viardot. L'action se déroule dans le salon de la datcha en 1882, un an avant le décès du romancier. Un biographe, dont je joue le personnage, rend visite à Tourguéniev, interprété par Michael Lonsdale, et Pauline Viardot, incarnée par Catherine Fantou-Gournay. Cette pièce musicale et poétique, que je mets en scène dans un esprit de fidélité et de vérité par rapport aux personnages historiques, rend hommage à ce qui fut, selon Maupassant, « le plus bel exemple d'histoire d'amour du XIXe siècle ». Nous l'avons présenté 48 fois au Théâtre de l'Île Saint-Louis en 2011, 15 fois à l'Espace Bernanos en 2012, et en

mars 2014, nous aurons le privilège et le plaisir, grâce au soutien du Centre Culturel Français, de jouer notre pièce à Moscou. Dans le cadre des Journées de la Francophonie, une représentation aura lieu d'abord le 27 mars dans le salon musical de la Bibliothèque Tourguéniev, ensuite le 29 mars - dans la salle de spectacle du Musée Littéraire Pouchkine.

J'ajouterai en fin que le nombre important de colloques, expositions, conférences et autres manifestations culturelles organisés dans le Musée depuis 1983 participe tout autant à la vigueur de cette flamme créatrice à laquelle Tourguéniev et Viardot étaient si attachés, eux dont le credo était « une vie pour l'Art ».

Ces dernières années la situation autour du musée a fait couler beaucoup d'encre dans la presse française et russe. Quel est l'état actuel des choses ? Envisagez-vous l'avenir du musée Tourguéniev à Bougival à long terme et avec confiance ? Quels organismes soutiennent vos projets ?

Suite à l'abandon d'un projet immobilier mené depuis 2003 par Cofimur et la Fondation Ville et Patrimoine prévoyant la construction à l'entrée de la propriété d'une maison de gardien d'une longueur deux fois supérieure à celle de la Villa Viardot, laquelle aurait dû être restaurée et convertie en annexe de l'hôtel Holliday Inn, situé à proximité du Musée, subsiste actuellement une forme de statu quo.

L'Association attend depuis trente ans l'aboutissement d'une promesse de bail emphytéotique de 50 ans rédigée par la mairie de La Celle Saint-Cloud en 1982. Cette dernière a cessé de renouveler le bail de location, résilié sans raison invoquée en 2003, afin d'avoir la voie libre pour mener à bien son projet commercial, servant prioritairement les intérêts d'un promoteur.

Il nous paraît essentiel de préserver l'âme artistique et culturelle de ce domaine. C'est

tout le sens de notre combat. La vocation d'un Musée ne peut se concevoir sur du court terme. Il nous faut absolument, dans un avenir que l'on souhaite le plus proche possible, pérenniser ce lieu, d'autant que la mairie de La Celle Saint-Cloud écrit sur son site des propos allant dans ce sens tout en faisant le strict contraire, et mobiliser tous les partenaires ayant déjà investi dans notre projet (La Celle Saint-Cloud, Bougival, la région Ile-de-France, le département des Yvelines, la DRAC, le gouvernement russe). Voilà notre mission, laquelle a pour unique objectif l'intérêt général.

Nous avons déposé auprès de la DRAC en 2011 deux dossiers de labellisation : le premier, label *Maison des Illustres*, et le second, label *Musée de France*. Aucune suite à notre requête n'a été donnée de la part de la DRAC. Est-ce que la politique culturelle du nouveau gouvernement changera l'état des choses ? Seul l'avenir le dira.

Dans ce contexte quelque peu incertain, l'intervention d'un médiateur est plus que nécessaire. Notre Président d'Honneur, Marek Halter, y travaille.

Parmi nos partenaires les plus fidèles et opérationnels, l'Office de Tourisme de Bougival est pour nous un atout considérable. La ville prospère et s'ouvre progressivement au tourisme car les arguments culturels sont là : Bougival, ville des impressionnistes, de la musique et de la littérature. L'accès récent au public de la maison Bizet, à deux pas de la datcha, participe aussi à ce développement touristique.

Membre de la Route des Maisons d'écrivains, notre Musée attend des pouvoirs publics une initiative politique forte et décisive. Notre ami Jorge Chaminé, un célèbre baryton, se bat à nos côtés pour restaurer la Villa Viardot. Il propose d'en faire un Centre International de Musique. Quel soulagement ! Quel bonheur de parler la même langue avec un partenaire sérieux

et respectueux de l'âme de ce domaine
exceptionnel ! Cette parfaite convergence
d'intérêts communs avec notre projet

suffira-t-elle pour autant à assurer l'avenir
du Musée ? Nous le souhaitons de tout
cœur.

Rencontre avec Marc Zvigulsky
par **Julie Laloi**

*En cette année riche de dates marquantes nous souhaitons un bon
anniversaire au musée. Nous souhaitons également prospérité à tous
les membres de l'association. Une pensée toute particulière pour les
infatigables fondateurs de ce beau projet.*

INFORMATIONS PRATIQUES

Le musée est ouvert
les samedis (14h – 18h)
et dimanches (10h – 18h)
entre avril et octobre.
Visite pour les groupes sur rendez-vous
toute l'année sans interruption.
Contact : +331.45.77.87.12 /
+336.08.58.18.94
Adresse du musée :
16 rue Ivan Tourguéniev, 78380 Bougival
Tél : +331.39.18.22.30
Email : musee.tourgueniev@wanadoo.fr
Vidéo du Musée :
[https://www.youtube.com/
watch?v=XRidGOZYIww](https://www.youtube.com/watch?v=XRidGOZYIww)
Blog du musée : www.tourgueniev.fr
La Boutique des Cahiers Tourguéniev :
www.tourgueniev.biz

Le Musée Tourguéniev a besoin de votre soutien.

*Vous pouvez devenir membre de l'Association des Amis d'Ivan Tourguéniev (adhésion
en ligne sur www.tourgueniev.biz, participer au développement du tourisme à Bougival
en diffusant nos informations autour de vous, nous adresser un don, selon vos moyens
(ASSOC. AMIS TOURGUENIEV, IBAN : FR76 3000 4009 4700 0078 0522 248,
BIC : BNP AFRPPPSU).*

*Merci d'avance pour votre contribution à la promotion de la culture russe en France.
De votre geste dépend l'avenir et le développement du Musée Tourguéniev.
Soyez les bienvenus aux « Frênes ». Venez découvrir ce lieu enchanteur...*

Jean Gavrilenko



*Jean Gavrilenko –
fils de Stéphane
Gavrilenko,
soldat du Corps
expéditionnaire
russe en France
lors de la
Première Guerre
mondiale.*

*Si pour la guerre tu ne te sens pas de force
On vaincra sans toi, mon garçon,
La guerre, c'est fait pour le commerce.
Au lieu de beurre, on vend du plomb.*

Bertolt Brecht
(chanson de Mère Courage)

Mailly, Brimont... Quelques pas derrière les soldats russes

MAILLY-le-CAMP, camp militaire au nord de Troyes. C'est ici qu'est arrivée par le train, le 15 avril 1916, la 1^{ère} brigade russe, partie de Saratov le 30 janvier.

Je suis à la gare de Mailly-le-Camp, un bâtiment de très modestes dimensions, désert, à côté d'un quai de débarquement qui semble s'allonger à l'infini. Quai de débarquement, car ici, on ne faisait que débarquer. Lorsque les soldats partiraient au front, ce serait en marchant. La salle d'attente, d'une attente qui va durer pour eux à peu près deux mois, le temps

d'apprendre quelques rudiments dans le maniement des armes, se situe à 1,5 - 2 km d'ici.

Il y a quelques jours, j'ai apporté une contribution au tournage du film écrit par Patrick Le Gall à propos de la présence de deux brigades russes sur le front français au cours de la Première Guerre mondiale. Pour répondre aux questions de Patrick Le Gall¹, j'ai beaucoup utilisé ce que Stéphane Gavrilenko, mon père, a écrit dans son journal, ce journal dont j'ai achevé la traduction il y a peu.

Conscient du fait que bien des connaissances m'ont fait défaut et qu'il y a dans ce journal des points qui demandent encore des éclaircissements, j'ai vécu ce jour-là avec Patrick Le Gall dans un état de forte tension. Je viens donc à Mailly-le-Camp pour apprendre, entendre un ou deux témoignages – ne faut-il pas se hâter ? – marcher, regarder, à la fois prendre mon temps et ne pas perdre une minute. Le vent mauvais a soufflé ici, porteur des colères de la canonnade. Et le bruit des croquenots a résonné dans la rue, pas le même à l'aller qu'au retour. Qu'est ce que je peux comprendre à tout ça ?...

Sachant que le hasard des rencontres modifierait un emploi du temps trop rigide, j'ai prévu d'aller dans un nombre limité d'endroits.

Dans son journal, Stéphane Gavrilenko parle d'une « grande maison jaune dans laquelle on trouve consolation et réjouissances pour tout ce qui est militaire ». Plus loin, à propos « des maisons closes dont l'entrée est accessible à chacun », il ajoute : « l'homme russe n'est pas encore habitué à maîtriser ça de façon raisonnable ». Cette maison jaune existe-t-elle encore et que s'y passait-il vraiment ?

Pour tenter de le savoir, je marche dans la rue centrale où presque toutes les persiennes sont fermées et ne tarde pas à voir un bâtiment qui, par ses dimensions, la

couleur de son crépi, son enseigne, est peut être ce que je cherche. L'une des maisons voisines est habitée. Alors je vais, viens, m'arrête un peu. Je n'ai pas à attendre trop longtemps avant de voir arriver vers moi une vieille dame et sa fille. Il me suffit de dire que je suis le fils de l'un des soldats russes et d'expliquer le but de ma venue pour entendre « Venez ! », puis « Entrez donc ! », avec cette intonation pleine de la promesse déjà contenue dans le *donc*.

« Vous boirez bien un petit café », « vous mangerez bien un petit gâteau ». De part et d'autre, de la curiosité et chez ces dames, beaucoup de gentillesse dans l'attention. Un voisin est arrivé, les dames me prêtent des photos pour reproduction. Par la suite nous échangerons de petites lettres. J'apprends que « la grande maison jaune » était un lieu où l'on faisait la fête avec tous ses excès. Y avait-il des chambres ? Je ne le demande pas, car les dames me disent qu'à Mailly vit un vieil homme qui a connu cette période-là. C'est auprès de lui que je m'informerai.

Avant cette deuxième visite, je vais faire un tour du côté de la rivière. Pour y parvenir, il faut passer par l'entrée du camp militaire inoccupé pour le moment. Stéphane écrit que, privés « de bains brûlants comme ils les aimaient, les soldats se baignaient et se lavaient dans cette rivière petite, peu profonde et dont l'eau était froide ».

Les arbres qui la bordent ne peuvent être les mêmes, mais je la retrouve telle qu'elle était, la belle



Rivière

nonchalante, qui m'inciterait à m'asseoir auprès d'elle s'il n'y avait ce petit vent aigre. Les soldats ont dû venir souvent ici, on ne résiste pas à un tel charme. Il me semble que si je reste assez longtemps, il me suffira de m'abandonner un peu pour entendre des cris, des rires, une chanson peut-être, pour voir peut-être un soldat en train d'écrire, adossé à un arbre. Je saurai que c'est Stéphane. Je ne m'approcherai pas pour lire par-dessus son épaule, puisque je sais ce qu'il écrit, mais pour voir ses belles mains, l'une pour l'encrier et l'autre pour sa plume agile. Alors, je m'éloignerai un peu et quand je me retournerai, il ne sera plus là.



La gare de Mailly-le-Camp

Sera-t-il allé rejoindre celle qui avait été la dernière à l'accompagner lors de son départ en France ? Ne lui avait-elle pas dit d'une voix qu'il entendait à peine « Va, ils t'attendent ! »

Vous étiez presque heureux, soldats, parfois insouciant ; il aurait fallu pouvoir vous dire : « N'allez pas plus loin ! ».

Je suis de retour dans la rue principale presque aveugle. Dire que les soldats partant au front ont défilé ici, avec en tête l'orchestre aux flon flons intrépides et trompeurs ! Stéphane raconte que vous chantiez :

*Cabaretier, gare à tes oreilles,
Neregarde pas notre Maroussia !*

Ma prochaine rencontre concerne ce vieil homme que m'ont indiqué les deux dames. Lorsque je frappe à la porte, il me répond aussitôt. Déjà informé de ma visite, il cherche d'abord à savoir mieux qui je suis, puis se met à parler des rapports qu'il a eus avec les soldats russes. Ses copains et lui faisaient des farces aux soldats qui les envoyaient chercher du vin : « Nous faisons des mélanges », me dit-il et apparaît dans son regard ce qui semble rester de l'enfant espiègle qu'il a été. Ne serait-ce pas lui, sur une carte postale, ce gamin en tablier noir, aux jambes grêles, qui accompagne les soldats partant au front ? Mais pour parler de leur retour, il ajoute : « Ils avaient de la vermine, la gale, des pansements, ils n'en pouvaient plus ».

Lorsque je le questionne à propos des maisons closes, il va chercher une photo, celle de l'entrée du bordel militaire. Il a fallu la vulgarité de cette photo pour que je ne fasse plus la lecture passive, machinale même, de ce que Stéphane avait écrit sur la prostitution là où vivaient tant de soldats. Est-il possible de se représenter ces tragédies répétées qui accompagnaient la

tragédie générale de la guerre, ce chemin des offenses, des tourments, à côté de sa route sanglante ? Peut-on parler de ces naufrages sans s'apercevoir que les mots ne disent presque rien ?

Revenu à Vesoul, j'écrirai à ce vieil homme et peu de temps après, j'apprendrai son décès par son fils.

Brimont aujourd'hui. Dans son livre « *Histoire des soldats russes en France - 1915 - 1920 - Les damnés de la guerre* » - Rémi Adam décrivant les débuts de l'offensive Nivelles, parle de l'échec de l'attaque du fort et de ses conséquences.

A lire Stéphane, on n'apprend presque rien, mais lorsque je l'avais entendu parler de Brimont (j'avais une dizaine d'années), il y avait eu un mystérieux changement de tonalité de sa voix prononçant le nom de ce village, nom que j'en ai jamais oublié.

N'est-ce pas là un motif supplémentaire pour en savoir davantage ?

Sur la route de Brimont, Courcy, un village où les combats ont été très violents. Je m'arrête seulement à la mairie. La secrétaire a, elle aussi, été questionnée par Patrick Le Gall. Il lui a dit qu'elle passerait dans quelques jours à la télé. Comme il m'a tenu les mêmes propos, nous faisons preuve de la même confiance et, l'avenir nous l'apprendra, de la même crédulité.

Brimont, je m'arrête sur une petite place, non loin de l'école. C'est la récréation, les jeux que nous connaissons tous. Je ne m'approche pas, il me suffit de voir de loin et surtout d'entendre les manifestations de ces petits bonheurs que le jeu apporte. Soudain, le rire de l'un des plus petits, une sorte de fleur sauvage dont on se demande comment elle a surgi. Victor Hugo a écrit : « Nul n'ira jamais au fond du rire d'un enfant ».

Dans pas très longtemps peut-être, cet enfant aura perdu ce rire, cette merveille et ne le retrouvera plus.

Jusqu'au fort qui domine la colline, il y a plusieurs centaines de mètres. Je marche sur la route, puis dans la pente herbue qui mène au fort. Si l'on retournait cette terre, que ne trouverait-on pas ? Débris d'armes rouillées, éclats lourds et tranchants de toutes formes, que sais-je... C'est là que le 18 avril 1917, les soldats de la 1^{ère} brigade ont fait des efforts désespérés pour soumettre ce monstre de béton, d'acier et de feu et qui, maintenant, enfoui sous les buissons et les arbustes a aussi peu de réalité qu'une chimère. Là, les soldats russes ont, comme tant d'autres, vécu une peur inexprimable et souvent rencontré la mort.

Comment se représenter ce qui s'est passé sur cette pente ? C'est à ce que Aragon écrit sur Dunkerque que je pense : « Il faut à toute chose ajouter l'homme, ajouter la fureur et le bruit, le cauchemar, la folie qui a de brusques éclats de rires tragiques, la démoralisation, la panique, la peur, le sentiment d'être jeté sur un bûcher, INRI au-dessus de nos têtes, l'haleine des flammes ».

Comment a-t-on pu ? Quelle bêtise criminelle, quelles forces identifiées, mais dont on parle peu, sont à l'origine de ce qui s'est passé là ? Dans ces conditions que

l'on ne peut qu'essayer d'imaginer, a continué de se forger, chez les soldats de la Première brigade, la conviction qu'il fallait cesser d'y aller.

Je monte vers le fort et, arrivé près du grillage qui l'entoure, prends une photo de Brimont. Revenu à Vesoul, montrant cette photo, je pourrai dire : « La semaine dernière, je suis allé à Brimont, pas loin de Reims, un joli petit village, il n'y faisait pas chaud... »

Je passe à nouveau sur la route en direction de l'entrée du fort fermée par des grilles. A l'intérieur, les échos, peut-être, des ordres furieux, des imprécations, de la démente...

Revenant sur mes pas, je rencontre non loin des maisons un homme à qui j'explique les raisons de ma présence. Il me dit : « Allez voir mon père, c'est une période qui l'intéresse ».

Dans cette maison, un couple très âgé et leur fille handicapée. L'accueil comme toujours est chaleureux ; un peu plus tard, j'entendrai me dire : « Si vous étiez venu plus tôt, nous aurions pu préparer, vous auriez mangé avec nous ».

L'historienne Annette Becker, qui a fait un travail de recherche important et peu connu sur la déportation en Allemagne de femmes



Brimont

du Nord et de l'Est de la France au cours de la Première Guerre mondiale, parle d'une culture de guerre, les personnes de l'arrière étant replacées ainsi que les soldats, dans une atmosphère générale. Ce sont certains aspects de cette culture que j'ai appris à connaître lors de mon bref passage.

Mon hôte a été maire de Brimont, mais bien avant cela, il avait dû quitter le village.

« Nous avons été déplacés, considérés comme des ballots dont on voulait se débarrasser ». Comme beaucoup d'autres villages, Brimont avait été détruit. Il me parle ensuite longuement d'un jeune répétiteur russe qu'il a connu au cours de sa vie en internat et me dit regretter encore d'avoir profité de sa bonté. Et vers la fin de la conversation : « Je ne vous ai rien raconté sur les soldats russes ». Je lui réponds que j'ai aimé entendre parler comme il l'a fait, avec cette délicatesse de sentiments. Et là encore, comme avec les autres personnes rencontrées, nous nous sommes écrit.

Avant de revenir à Mailly-le-Camp, je fais un détour par la cimetière militaire de Saint-Hilaire. Je trouve assez rapidement la tombe de Tikhone Bezouk, l'ami de Stéphane. Je pense avec émotion à leur premier assaut, à

la peur décrite par Stéphane, à ce qu'ils ont tenté pour rester ensemble... Tout au fond, sur une croix, il y a le nom d'un Gavrilenko. « Et toi, de quelle région es-tu ? ». Je regarde à peine la belle chapelle blanche, j'ai simplement envie de demander : « Que font ici les tombes de plusieurs centaines de jeunes Russes ? »

Mailly-le-Camp à nouveau. Je me rends aux cimetières des deux églises, et dans celui de la plus grande je trouve une vieille croix de chêne simplement posée sur le sol. Nul entourage, nul repère n'indiquent qu'il s'agit d'un emplacement choisi. Mais elle est là. Si je pense qu'elle a pu être plantée sur la tombe de Mikhaïl Tchariguine, c'est parce qu'il avait été enterré dans l'un des deux cimetières et que Stéphane, douloureusement impressionné par cette mort due à la maladie, en parle à deux reprises. A la fin d'un assez long poème, il écrit :

*Dors ami
En terre étrangère
Personne ne trouvera ta tombe
Personne ne la verra
Même en rêve*

Ces quelques mots sont comme la prémonition de la disparition complète de l'endroit exact où Mikhaïl a été inhumé et nous permettent de ne pas l'oublier..

Au bar de l'hôtel où j'ai passé deux nuits – j'ai payé mon séjour le soir précédent –, je demande à la patronne si elle peut me préparer un sandwich. Elle le prépare machinalement, me regarde d'un air las et fait un geste vague lorsque je lui en demande le prix.

Cet hôtel restaurant accueille quelques routiers et les militaires. Je ne pense pas



Le fort de Brimont

qu' ils manquent de respect à cette dame, mais elle va entendre plusieurs fois par jour, sans même qu' elles lui soient adressées, les sottises, les platitudes, les expressions usuelles rabâchées qui sont pour l' essentiel ce que disent les gens dans cette situation. Alors, elle va continuer, peut-être même sourire parfois.

Ai-je recueilli des fragments d' histoire à Mailly-le-Camp et à Brimont ? Il me semble que oui - de l' histoire après l' histoire, à ses confins, l' une tenant à l' autre par un fil de soie. J' ai noté ce qui était dans les mémoires au moment où cela allait se perdre.

Il s' agissait de quelques phrases, de réminiscences dont on pouvait se demander comment elles avaient, au gré d' infimes transformations, traversé le temps, et dont l' origine se trouvait parfois dans des souvenirs racontés par des personnes un peu plus âgées.

Ils' agissait de cette photo que je n' aurais jamais voulu faire reproduire, mais dont la trivialité avait été si révélatrice.

J' ai marché lentement, m' arrêtant souvent, songeant à des lectures, à ce que j' avais pu voir auparavant en d' autres lieux. Il suffit, je pense, d' être arrivé un jour dans un village détruit, un paysage dévasté pour ne plus oublier à quel point on en a frémi. Après cela, quand on va là où la paix est revenue, peuvent venir devant le regard les images brièvement superposées du désastre et du calme retrouvé ou celles, terribles, qui dans une confrontation douloureuse s' imposent à toutes les autres, parce que, ce jour-là, vous mettez les choses au pire.

J' ai écouté le vent que ne vient plus mettre en émoi le souffle des explosions.

Je me suis demandé si quelqu' un allait encore flâner le long de la rivière qui attend.

Si les persiennes (Stéphane les appelait « des rideaux ») des maisons endormies depuis longtemps, allaient à nouveau être repliées.

Au retour, lisant dans le journal de Stéphane les pages qu' il a consacrées à Mailly-le-Camp et à Brimont, je m' aperçois que ce court voyage me permet de mettre aujourd' un arrière-texte et me donne donc la possibilité d' en dire un peu plus, comme si j' avais entendu mon père me demander : « Raconte-moi autrement ce que j' ai vu ! ».

¹ Patrick Le Gall – auteur et réalisateur d' un documentaire « 20 000 Moujiks sans importance » (1999) sur la participation du Corps expéditionnaire russe dans les opérations militaires en France lors de la Première Guerre mondiale et les événements tragiques de la mutinerie de la Courtine en 1917.

JG



La tombe de Tikhone Bezouk

Polina Kopylova



Originnaire de Saint-Petersbourg, cette journaliste écrit de la poésie et de la prose. En 2008, la maison d'édition pétersbourgeoise « Aletheia » a publié le recueil de poèmes « La structure du rêve », dont Polina Kopylova est co-auteure. Elle est collaboratrice permanente à la revue LiteraruS.

Pas pire que les autres

Être pire que les autres, ça craint vraiment. Être meilleur, ça crée des obligations et suscite les envies. Être différent des autres, ça prend la tête. Ne pas être pire que les autres, c'est le pied. Aucune responsabilité. C'est, au fond, ce dont il est question.

L'âge de la maternelle

TOTEM

Jene me rappelle vraiment pas lorsque j'ai demandé pour la première fois d'où je venais. Curieusement, tous se souviennent et décrivent leurs parents embarrassés, bafouillant une histoire de cigogne... Moi,

je ne m'en souviens pas. Mais à l'âge de quatre ans, j'avais déjà la ferme conviction (on avait dû me le raconter avec assurance et sans le moindre embarras) qu'avant ma naissance, j'étais une grenouille.

Cela ne m'avait absolument pas choquée. Premièrement, les grenouilles dans les dessins animés sont toujours des personnages positifs. Deuxièmement, elles peuvent un jour se transformer en princesses. Et troisièmement, je considérais les vraies grenouilles comme de très belles créatures que j'aurais bien ramenées à la maison si les animaux en général n'y étaient pas interdits. (Mamy disait : « Les animaux doivent vivre dans leur environnement naturel ! »).

Les grenouilles, je les aime encore maintenant.

Une fois, cependant, j'ai commis un péché : j'ai mangé des cuisses de grenouilles au restaurant. Leur goût ressemble à celui des poitrines de poulet, ce que je déteste.

Toutefois, dans certaines tribus, l'initiation veut que l'on mange son totem. Disons que j'appartiens à l'une de ces tribus.

MALADIE À LA MODE

Dans notre famille, on parlait beaucoup de maladies, surtout grand-mère (qui n'avait pas fini ses études d'infirmière) et tantine, qui elle, était vraiment infirmière. Je me rappelle particulièrement l'expression « maladie à la mode » qu'on utilisait lorsqu'une ou l'autre amie de grand-mère se faisait opérer. Le résultat de cette opération était toujours une « ablation ».

Cependant, depuis ma plus tendre enfance, on m'avait appris qu'il n'était pas poli de poser des questions sur les maladies

des autres. Si jamais je remarquais chez quelqu'un que je ne connaissais pas une tache sur le visage, une main ou un pied en moins, ou bien une bosse sous le nez, je ne pouvais demander ce que c'était qu'à maman/mamy/tantine, et ce, seulement quand le malade était parti et si on n'était pas à la maison, en chuchotant. À la maison, je pouvais le demander tout haut.

Nous avions un genre de datcha. C'était une pièce dans laquelle nous avions aménagé un coin-cuisine dans une maison partagée par plusieurs familles. En face, il y avait un bania où nous allions souvent. La première pièce était une vaste salle de douches, dans laquelle toute la famille allait se laver. Je ne faisais pas attention aux gens autour de moi. Il y avait toujours beaucoup de monde au bania et l'eau dans le baquet m'intéressait beaucoup plus. Mais un jour, en levant les yeux de l'eau, je vis dans la douche d'en face une jeune femme avec un petit garçon d'environ mon âge. J'avais alors quatre ans. Entre ses jambes pendait comme une laide saucisse. Étant donné que ni moi, ni maman, ni mamy, ni tantine, qui était à ce moment avec moi au bania, n'avions la même chose et que je savais sciemment qu'elles étaient en bonne santé, j'ai rapidement compris que le garçon avait une maladie. La maladie en question. À la mode.

Parler des maladies, ça ne se fait pas. Cependant, vu que dix douches faisaient du bruit et que ni le garçon ni sa mère ne me regardaient et que tantine l'infirmière était à côté, je me suis dit que si je posais tout doucement à son oreille cette question qui me titillait, personne ne m'entendrait. Seulement, même tantine ne m'a pas entendue et j'ai dû répéter ma question plus fort : « Qu'est-ce qui pend entre les jambes du garçon ? C'est une "maladie à la mode" ? »

Tantine, rouge comme une pivoine, m'ordonna de ne plus jeter un seul coup d'œil au garçon, ce qui confirma mon idée

qu'il avait bel et bien cette fameuse maladie à la mode et qu'il faudrait bientôt lui faire une ablation.

ÉTHIQUE ET PSYCHOLOGIE DE LA VIE FAMILIALE

Mes camarades de classe me prenaient pour une idiote. Elles avaient de bonnes raisons : je ne voulais pas discuter de qui avait quoi à la maison (en partie parce que la plupart de ces objets de discussion ne figuraient pas à la maison, et que mes parents m'interdisaient de parler des rares qui y figuraient, par peur du « vol ») ; les professeurs m'aimaient bien ; j'en avais pas de fringues à la mode. En un mot, la cause était entendue : j'étais une idiote. Et de plus, je ne savais pas ce qu'était la Chose. A savoir, ce que les hommes et les femmes font au lit.

Si elles s'étaient un peu plus intéressées à moi, elles auraient su que je me passionnais pour la biologie et que j'avais lu beaucoup de livres scientifiques sur les animaux. Mais elles ne s'intéressaient pas à moi. Ou moi à elles. Il est difficile de déterminer qui prêtait le moins d'attention à l'autre.

« L'éducation d'une idiote » est une opération divertissante. Si je n'avais pas été la première concernée, j'y aurais participé avec enthousiasme. Pour mon cas, il fut décidé de procéder en deux étapes.

Pour commencer, elles m'ont refilé le roman *Angélique*, ouvert au passage adéquat. Elles m'ont demandé ce que j'en pensais. Ce que j'en ai pensé ? Qu'il s'agissait d'un texte assez lisse, rappelant légèrement celui de Dumas. Le style était presque le même. Un peu plus de détails croustillants, voilà tout. J'ai haussé les épaules. Mes camarades de classe qui en savaient plus ont décrété que je n'avais rien

compris et sont passées à la seconde étape pendant le cours de gymnastique.

Le hasard avait voulu que mes « profs » et moi soyons dispensés du cours. Et donc, sur un banc dans un coin de la salle, une des filles, Oksana, me posa directement la question :

« Et tu sais comment un homme et une femme le font ? »

Le cours durait deux heures et il fallait bien trouver à s'occuper. Pourquoi ne parlerait-on pas de Ça, à défaut d'autre chose ? C'est pourquoi j'ai demandé :

« Non, comment ? »

Et la leçon a débuté.

« Donc, la femme nue se couche sur un lit comme ça... »

– Comment ?

– Eh bien, comme ça ! »

Ma professeure particulière étendit les bras. J'étais perplexe. Pause.

« Et après ? »

– Eh bien, donc, après, l'homme se couche dessus, et donc, ils s'embrassent là, il la touche là, ben, à la zézette pour que, tu vois, elle devienne mouillée, et elle lui touche son, enfin, pour que ça se lève... »

Mon incompréhension grandit.

« Et ? »

– Eh bien... »

Ma conférencière se mit à rougir, elle arrivait au moment crucial.

« Eh bien, alors, elle s'étale complètement, et lui, eh bien, avec son truc il lui fait... »

Ma conférencière était à présent complètement cramoisie et moi, je n'y comprenais plus rien du tout. Parce que dans tous les livres sur les animaux, ce n'est pas du tout décrit comme ça : le mâle fait la cour à la femelle, devient plus insistant et enfin ils « s'accouplent », etc. selon les textes. Puisque l'homme est un mammifère supérieur, et qu'il possède un nom scientifique, alors ils s'accouplent aussi, principalement la nuit, dans un lit. Et soudain voilà des zézettes, des...

« Écoute, tu as tout faux, dis-je d'un ton autoritaire. Pour qu'un acte sexuel soit réussi, il faut une attirance entre le mâle et la femelle... euh, l'homme et la femme ».

Oksana se figea. Les autres sur le banc aussi.

« Dans le cas contraire, la femelle... enfin, la femme n'est pas excitée et... ».

Je n'aime pas les hommes qui aiment faire la cour en y mettant les formes. En cela, j'agis consciemment contre Darwin. Parce que je ne me suis intéressée à la biologie que jusqu'à mes douze ans. Après, je l'ai remplacée par la littérature.

PREMIER VERRE

Mon grand-père maternel s'était marié une seconde fois (ma vraie grand-mère était décédée d'une crise d'asthme). Cet ersatz de grand-mère avait des relations : pas à un haut niveau, mais assez tout de même pour remplir le réfrigérateur de saumon, de saucisses fumées, de conserves de Hongrie... Enfin, vous voyez. Elle se considérait comme faisant partie de l'intelligentsia polonaise et adorait organiser des dîners. Chez moi, on ne cuisinait pas très bien. En effet, ma vraie grand-mère était une grande admiratrice d'Amosov¹ et considérait que tout ce qui avait mauvais goût était bon pour la santé. C'est pourquoi les visites chez ma grand-mère de rechange étaient toujours de véritables fêtes pour mon estomac. Incapable de me rassasier, je m'empiffrais jusqu'à en avoir de légères nausées et, bien souvent, je restais ensuite allongée jusqu'à l'heure du thé pour que mon estomac ne refuse pas un morceau de gâteau.

En plus des boissons alcoolisées, il y avait toujours sur la table du jus de cassis dans une grande carafe pour les enfants et les

personnes qui buvaient peu, comme ma maman.

Et voici qu'au cours d'un de ces dîners, je me mis à chercher des yeux la grande carafe... Mais elle n'était pas là.

J'étais une petite fille timide. Et le bon moment pour demander où se trouvait le jus de cassis ne s'est jamais présenté : les invités étaient en train de boire et de parler tous à la fois. Et soudain, je l'ai vu à côté de mon coude, non pas dans une grande carafe, mais dans une petite. Deux autres petites carafes se trouvaient également sur la table. Il est vrai que les invités étaient nombreux et qu'au lieu de faire passer la lourde carafe en cristal de trois litres, il était plus facile de servir le jus dans de plus petits récipients. Et je me suis joyeusement servi un verre entier de liquide rouge foncé.

Le jus de cassis était plus épais et plus doux que d'habitude. Mais bon, très bon. J'en ai bu pour accompagner la salade composée, et puis celle aux noix et aux pruneaux, et ensuite celle au crabe et aux œufs, mais aussi les harengs sous la pelisse, la salade russe traditionnelle mais savamment assaisonnée, le porc bouilli au sel et les saucisses fumées et finalement, le sandre avec ses pommes de terre. Une moitié de la carafe y est passée. Mon estomac s'était agréablement alourdi et réchauffé. J'ai donc décidé de quitter la table.

Il se passa quelque chose de bizarre avec mes jambes. Elles étaient trois fois plus lourdes, mais en même temps plus molles. J'étais comme une grande poupée en peluche. Pensant qu'une fois de plus j'avais trop mangé, je me suis couchée sur le divan et le sommeil me gagna... Quand tout à coup, une exclamation s'éleva depuis la table : « Oh ! Mais qui a but toute la liqueur de cassis ? » Je me suis clairement dit : « Il vaut mieux me taire ».

J'avais environ treize ans à l'époque.

NENAI PASBELLE...

À 14 ans, j'étais laide comme un pou. Mamy aimait dire que je ressemblais à un homme de Cro-Magnon, et que pendant ma petite enfance, je ressemblais carrément à une trisomique. J'avais un gros nez retroussé, des paupières tombantes, des cheveux raides et indisciplinés, de grands pieds, mais le pire : mes seins n'avaient pas poussé et j'avais des épaules très étroites, ce que tout le monde me faisait remarquer à chaque cours de gym, sans parler des visites médicales. Ma propre laideur me déprimait, et je ne pouvais même avoir recours au camouflage : à l'époque, il n'y avait ni maquillage ni fringues, et les mannequins maigres comme des clous n'étaient pas encore à la mode. J'ai donc commencé à chercher quelque chose de beau en moi. Et je l'ai trouvé.

J'ai commencé à développer ma beauté par mes bras. Plus précisément, par mes mains. Mes mains avaient (et ont toujours) de longs doigts, mais elles n'étaient pas malingres et traversées de veines bleues, comme sur une peinture ancienne. Je pouvais toujours tirer les manches d'un pull sur mes poignets trop fins pour les cacher. Ont ensuite été reconnus comme beaux (à la suite des pressions exercées par ma famille) : mes sourcils, mes lèvres et mes yeux, selon la lumière ambiante (c'est-à-dire dans la pénombre). Par la suite, cette contrainte a pu être levée, car mes paupières auparavant « tombantes » ont été reconnues comme aristocratiquement « charnues ». Mon front, que je pensais bas, s'est métamorphosé en « large et lisse », ce qui était tout à fait supportable. Mon nez faisait plus de résistance que le reste. Une fois, j'ai même essayé de voir à quoi il ressemblerait si je le redressais et je me suis efforcée de garder tout le temps les narines pincées pour le faire paraître plus mince. Et puis un jour, j'ai lu que Pikoul avait écrit que l'impératrice Élisabeth I avait

également un nez retroussé et ça m'a rassurée.

C'est ainsi que mon visage s'est enjolivé. Mais mon corps laissait encore à désirer. Le buste étant sans espoir, j'ai décidé de me concentrer sur mes jambes. Ma pointure quarante était compensée par l'euphémisme « étroits » : personne ne pense à demander la pointure après un tel adjectif. Ce qui se trouvait au-dessus des pieds n'était pas si maigre que ça : si j'étoffais mon torse, je me retrouvais avec de belles longues jambes et je pouvais même me permettre une mini-jupe.

Mais je n'ai porté mes premiers débardeurs que lorsque j'ai eu vingt ans passés, après que la directrice d'une agence de mode qui m'avait recrutée par hasard m'a demandé : « Mais qui vous a donc dit que vous aviez des épaules étroites ? » J'ai ajouté avec confiance : « Et en avant les épaules ! »

¹ Nicolai Amosov (1913-2002), chirurgien cardiaque ukrainien. Il a écrit plusieurs livres, notamment *Pensées sur la santé*, et a prôné l'ascétisme. (N.d.T.)

PK

Traduit par
Alice Malter et révisé
par Sara Scorello, Chloé Avonts
et Sébastien Geppert
sous la rédaction de Anne Delizée
et Anne Godart
Faculté de Traduction et d'Interprétation,
Université de Mons, Belgique

Julie Laloi
Julie Laloi



Les nuances de la langue

1

Je roule dans la rue. Je vois un portail s'ouvrir devant moi, une vieille dame en sort. Elle porte des lunettes, un manteau matelassé sombre, des bas épais et des chaussures plates à semelles compensées. Elle tient un sac. Debout, elle attend patiemment que les voitures passent pour traverser la chaussée. Elle tient en laisse un petit chien court sur pattes, qui ne paie pas de mine, d'une race inconnue à poil hirsute. Il porte un petit chandail tricoté gris vert. Il se tient tranquille, agitant seulement sa tête roussâtre des plus ordinaires, des plus banales. En un mot, rien de surprenant. Mais soudain, j'ai une illumination : « Minute ! » Mais oui... c'est vraiment... LADAMEAU PETIT CHIEN !

Non pas la jeune fille blonde de Tchekhov coiffée d'un béret et accompagnée de son toutou blanc. Non pas un adorable petit caniche blanc et sa langoureuse maîtresse en bottes. Ni jupe à volants ni ombrelle de dentelle sur l'épaule. Pardonnez-moi, mais ce n'est pas une erreur. L'expression est précise, adéquate et sans ironie aucune ! « La Dame au petit chien ». C'est parfaitement exact. Alors que je roule dans une rue de France...

2

Elle est affable, ne se décourage jamais ; on peut lui faire confiance les yeux fermés. Elle se rend chez sa voisine tous les mardis et jeudis matin, et les mercredis et vendredis, elle va chez quelqu'un en face, et ce, chaque semaine, entre dix heures trente et midi, à l'exception des jours fériés et des cinq semaines de vacances annuelles. Elle doit passer l'aspirateur et la serpillière, nettoyer le carrelage et la cuisinière, passer chez l'épicier du coin, parfois repasser. De

tempse n temps, avec l'aide de la maîtresse de maison, elle refait les lits, range les armoires, décroche les tentures d'hiver, lave les vitres ou les pendeloques du lustre en cristal.

En fait, sa journée de travail commence ailleurs dès sept heures du matin. Avant l'arrivée des employés, elle sort les poubelles, aère les bureaux, nettoie les couloirs et les toilettes. La quarantaine, un mari qui travaille à l'usine et deux garçons adolescents pour qui toujours plus d'argent est nécessaire, une petite maison et un gros emprunt. Ils s'inquiètent terriblement pour l'avenir de leurs fils : ils termineront bientôt leurs études secondaires, mais après ? Des problèmes de santé, une distension des ligaments négligée depuis des années qu'il faut opérer. Elle ne s'y est pas encore résolue : deux mois d'arrêt maladie, repos complet et, donc, incapacité de se déplacer et de conduire...

En français, on parle de « femme de ménage ». Mais le plus souvent, on ne s'exprime pas comme cela dans la vie courante. On préfère une formule plus polie : « La dame vient aujourd'hui. » La dame au balai.

3

Plusieurs types de femmes françaises se dessinent peu à peu dans ma tête : les « petites femmes » d'affaires d'âge mûr, exigeantes, soignées et légèrement maquillées, chaussées de confortables chaussures de sport à semelles plates ; les étudiantes, la cigarette aux lèvres, les vêtements informes essentiellement noirs ou beiges, avec un sac à dos en toile et une liasse de feuilles de cours sous le bras ; les mulâtres bruyantes avec une poussette, un nouveau petit ventre rond, un turban sur la tête et des bracelets clinquants aux poignets ; les princesses arabes voilées ou,

au contraire, affublées de cuissardes, mini-jupes et collants colorés, avec de longs ongles rouge écarlate et de nombreuses bagues tape-à-l'œil aux doigts ; et les nombreuses personnes âgées souriantes, des cendrillons à la chevelure blanche impeccablement coiffée, au deux-pièces de couleur discrète formé d'une longue jupe élégante descendant sous le genou et d'un décolleté arrondi au chemisier, doux foulard de soie noué autour du cou et surprenants escarpins à talons invariablement dorés ou argentés. C'est tellement tendance !

En France, les représentantes du beau sexe passent en général du statut de « mademoiselle » à celui de « madame ». Mais pour moi, certaines sont loin d'être en correspondance avec le terme « dame ».

Et pourtant, il en existait une ! Vraiment tout près ! Elle habitait dans notre immeuble. Dans son cas, je ne peux pas employer le terme « femme », parce qu'il s'agit bel et bien d'une Dame, et ce, dans les sens français et russe du terme ! Une Dame avec un grand D, qui vous donne envie de redresser tête et les épaules en sa présence et de la gratifier du plus enchanteur des sourires, de choisir les mots les plus raffinés de la langue française et d'utiliser à la fois temps littéraires complexes, concordances et inversions.

Elle est âgée, grande et élancée. Regard profond de ses beaux yeux, maintien parfait, prévenance, discipline et toilette soignée jusque dans les moindres détails. Elle a l'art d'entretenir la conversation posément, ajoutant avec courtoisie « Monsieur » ou « Madame » lorsqu'elle s'adresse à son interlocuteur. Elle vient d'un autre monde, une vraie Mary Poppins. On en viendrait presque à croire que le vent emportera bientôt son parapluie, la fera tourbillonner dans les airs et l'emmènera au loin...

Et nous, nous resterons là, entourés de ces femmes dynamiques de la classe moyenne, les émancipées des temps

modernes tenaillées par leur carrière, leur quotidien et leur rythme de vie, et de ces femmes braillardes et négligées aux grosses chaussettes et aux souliers éculés, errant dans les magasins bon marché, leur cabas à la main.

Et à nouveau, ralentissant au feu rouge, je verrai soudain ce miracle français de décembre, comme dans le conte russe « *Les douze mois* » : un pont en hiver orné de guirlandes de Noël sur lequel le vent fait virevolter les dernières feuilles d'automne.

Balançant ses larges hanches, elle traverse lentement la route, dans une longue jupe à fleurs trop légère pour la saison et des tongs sur ses pieds nus couleur chocolat. Elle aussi, c'est une « dame ».

Limoges

JL
JL

Traduit par S. Delmotte,
G. Horlait, A. Hubau,
E. Petropoulos, A. Simon
sous la rédaction de A. Avelitchev
et A. Delizée
Faculté de Traduction et
d'Interprétation, Université de
Mons, Belgique

Tatiana Pertseva



Tatiana Pertseva est journaliste et écrivaine. Elle vit en Finlande depuis 1998 et fait ses études à l'Université d'Helsinki et à l'Institut littéraire Gorki de Moscou. Elle publie dans de nombreuses revues littéraires russes et finlandaises.

La fatigue

Nous avons tenu bon jusqu'à l'hiver. Tenir à présent jusqu'à l'été.

Elle ressemble à l'amour selon la maxime de La Rochefoucauld, mais en la citant à l'envers : « Peu de gens en parlent, mais tout le monde l'a vue ».

La fatigue a une dimension métaphysique universelle, voilà pourquoi elle ne t'inquiète pas du tout, comme si cela avait toujours été comme ça. La fatigue est une grande couverture douce, dans laquelle tu tanges au rythme de tes pensées, comme dans un berceau. Parlotte au téléphone, pause au café, voyage en avion, trajet en métro, promenade en ville – tu es fatiguée.

Moscou s'offre à tes yeux, tu sors de l'appartement d'amis, tu te rends sur la Place Pouchkine, tu sirotes un café – tu es fatiguée.

Tu regardes « Je ne mourrai point » de Litvinova et « Le certificat » de Mouratova au cinéma *La couleur de la Nuit*, tu prends ta copine en photo. Cela lui plaît, et toi tu es fatiguée. Tu souris à l'objectif, tu inclines la tête, tu essaies de plaisanter. Tu te sens étrangère à ce qui se passe autour de toi.

Le souvenir fugace de la sincérité sans fard et du désir d'aider te pousse à trouver en toi la force de remercier. Deux minutes

plus tard, la couverture de la fatigue vient t'emmitoufler avec douceur, et tu t'y enfonces.

Des passants, des photographies de Moscou en automne, une rame de métro, des taxis collectifs, la rue des Cosmonautes, l'enregistrement, encore un autobus, des voisins racontent leurs histoires, des visages connus et inconnus.

Une chambre dans une pension, des feuilles jaunissantes, des paysages cosmiques.

Duthé, des photographies, des portraits, une légende vivante, des mémoires à l'approche de la cinquantaine. « La chambre numéro 6 » de Chakhnazarova. La fatigue.

L'aéroport de Domodedovo, l'express à 14h à la gare Paveletski, arriver à temps. La peur se mêle à la fatigue, tu n'as que le billet électronique en main, arrivée en retard, pas téléphoné.

Iggy Pop dans ton casque chante qu'un passager roule. Il regarde par la fenêtre. Que voit-il ? A sa suite, les poètes de l'automne demandent par la voix enjôleuse de Marko Saaresto où tirer le trait, et le virtuose de la guitare électrique à la tête surmontée d'un seau, Bucket Head, se plaint de lentement devenir fou à entendre ta voix au bout du fil. En pensée, tu lui proposes de devenir fous ensemble. « Où que tu ailles, quoi que tu fasses, je t'attendrai ici. » Lui aussi est fatigué.

L'avion décolle, la peur s'en est allée, seule la fatigue persiste. Départ de Moscou à 16h30, arrivée à 17h10. Deux heures et demie, où êtes-vous ?

Vienne m'accueille sous la pluie. Des passants élégants. Encore un foulard. Rouge.

Hôtel, fatigue, bain chaud, chambre sous les combles, petit bout de toit.

Gens différents, autobus, ville romaine, galet dans le porte-monnaie, Tour de la Vierge, légende de Devin, université à Bratislava, Milan Rufus : « Les mots sont

comme les marches d'une église. Ni plus, ni moins. », retour à Vienne le soir, café *Kafka*.

Ensuite soleil, Hofburg, parade militaire, jardins impériaux, opéra de Vienne, strudel aux pommes, café viennois, pomme d'amour.

Soirée, fatigue, où est donc cette maison sans angle ? Métro, U majuscule, la ligne violette relie la verte à la rouge. Histoire d'une rose flétrie, appareil photo dans le sac, aéroport.

L'avion. La grande couverture douce. En automne, l'amour des villes devient particulièrement exacerbé et pénétrant. Peut-être est-ce le début de la dépression ? Helsinki. Le soleil colorie indirectement les énormes pattes des érables, les clochettes des tramways sont suspendues aux câbles. Si on y aperçoit non pas une clochette, mais une personne, c'est qu'elle s'est suicidée. La personne peut aussi ne pas être suspendue, mais être couchée sur l'asphalte devant un immeuble. C'est donc qu'elle a sauté. C'est donc qu'elle était fatiguée.

Tu seras bientôt chez toi. Tu allumeras l'ordinateur. Tu écriras aux amis : « Merci pour tout ! » La dimension métaphysique universelle du sommeil.

Tu comprends que tu dors, et cela ne t'inquiète pas du tout. Comme si cela avait toujours été comme ça.

TP

Traduit par Anne Delizée, Faculté de
Traduction et d'Interprétation
de l'Université de Mons, Belgique

Ludmila Kol



Le jasmin de Zina

Nouvelle

Zina était ma voisine.

Elle vivait au-dessus de chez moi. Sacha, son fils, venait souvent jouer avec le mien, car tous les petits garçons de l'immeuble savaient que Garik avait des jouets « trop cool ».

Tout e la journée, Zina restait couchée sur le divan et si jamais elle se déplaçait, c'était uniquement en crabe, car elle était énorme et ne passait pas les portes autrement. Après l'école, Sacha rentrait à la maison, allait dans la cuisine et, du coude, écartait la vaisselle sale qui traînait sur la table. Après avoir libéré une place pour son assiette, il mangeait. Ensuite, sur un « M'man, j'y vais », il partait en courant.

– Hé, pastrop longtemps ! criait-elle à l'adresse de son fils, tout en restant couchée devant la télévision oususpendue autéléphone.

Sacha avait une grande sœur, Ada. Elle était un peu plus âgée et avait déjà un travail. Il avait aussi un petit frère, Levka, qui était en maternelle.

Ils n'étaient ensemble que le soir, quand le mari de Zina revenait du travail. Il préparait le souper et Zina criait quelque chose du salon, probablement des ordres. Tous amenaient leur assiette de la cuisine à la télévision et vice-versa en faisant tomber des miettes par terre.

Parfois, Zina épluchait des pommes de terre tout en regardant la télévision et Ada apportait de l'eau et emportait les épluchures. Sacha était dans son chemin et ils se disputaient souvent. Ada lui criait dessus, lui donnait des taloches et Sacha se plaignait auprès de son père, qui à son tour réprimandait Ada.

Le petit Levka, qui avait trop regardé la télévision et entendu les cris des grands, n'arrivait pas à s'endormir. J'entendais que son frère aîné et son père essayaient de le calmer, mais il sautait hors du lit et tentait à chaque fois de s'enfuir.

Lorsque j'arrivais chez elle, Zina envoyait tout de suite Sacha chercher quelque chose de bon à la cuisine.

– Je l'ai préparé hier, goûtez !

Elle me racontait toujours la même histoire sur sa sœur aînée qui était décédée jeune, mais qui avait eu le temps d'écrire quelques livres. Zina, elle, n'avait pas fini ses secondaires. Elle avait suivi des cours de couture, mais selon moi elle ne savait pas coudre.

Elle parlait ensuite de son mari, et racontait comment ils s'étaient rencontrés.

– C'était à la nouvelle année. Bien sûr, tout le monde avait trop bu. On a formé des couples puis on a pris des chambres différentes. Mais mon Micha, lui, n'a pas du tout proposé *la chose*. Je me suis dit qu'un homme si timide en valait la peine.

Écoutant encore une fois la même histoire et regardant cette boule de gras difforme qui lui servait de corps, je me demandais, malgré ses vingt ans de mariage et ses trois enfants, elle savait vraiment ce que c'était que *la chose*.

Micha était petit, maigrichon, chétif et peu avenant. Il ne rentrait à la maison que tard le soir. Le week-end, il n'était quasi jamais là, et parfois toutes sortes de pensées à ce sujet me traversaient l'esprit.

– Papa aime travailler, disait Ada.

C'était peut-être le cas. Mais il me semblait que Zina n'en était pas plus riche pour autant. Cependant, il est vrai que quand j'avais du mal à joindre les deux bouts, je savais qu'elle seule pouvait me prêter de l'argent. Elle fouillait dans son armoire, prenait une liasse de billets, les comptait et disait :

– Micha m'a donné de l'argent pour le ménage, mais je ferai un peu plus attention.

Elle était même déconcertée quand elle ne pouvait rien me donner.

– Attendez, je vais encore chercher.

Ils vivaient de façon très modeste, n'avaient rien de superflu, ni dans leurs tenues, ni dans leurs habitudes alimentaires.

L'appartement était meublé très simplement, et jamais dépoussiéré.

– Quand nous déménagerons, je mettrai de l'ordre, disait Zina. J'achèterai de nouveaux meubles. Sacha aura sa propre chambre, pas comme maintenant où il n'a nulle part où dormir. À ce moment-là, moi aussi j'aurai ma chambre !

Zina rêvait d'un nouvel appartement et se trouvait déjà depuis quelques années sur une liste d'attente pour obtenir un logement plus grand, mais on ne lui donnait rien. Une fois, chagrinée, elle me dit :

– On nous a refusé. Ils disent que nous avons déjà plus d'espace que la moyenne. Et la norme, c'est seulement cinq mètres par personne...

– Attendez, Zina... comment cela, plus d'espace que la moyenne ? – commençai-je à compter. Vous êtes quand même cinq... – Mais Ada est déjà grande, adulte. C'est comme si j'en avais que deux enfants.

Zina aspirait tant à un plus grand espace qu'elle avait décidé d'avoir un autre enfant, pour dépasser la norme. Seulement, ça n'a pas fonctionné comme elle le voulait, et ils n'ont pas pu déménager.

Un jour, Sacha a raconté en secret à mon fils qu'il apprenait l'hébreu afin de connaître la langue de ses ancêtres. Un peu plus tard, alors que je passais chez Zina, elle m'a annoncé, également en secret, qu'ils s'apprêtaient à partir.

– À quoi bon, Zina ? – lui dis-je afin de l'en dissuader. Il est difficile de changer ses habitudes à notre âge. Vous ne savez même pas ce qui vous attend là-bas et où vous vivrez. En plus, vous ne connaissez même pas la langue.

– Non, dit-elle tristement. Je pense que ça ne peut pas être pire qu'ici. C'est très dur de rester ici. Il y a des antisémites dans l'immeuble. Ils font des tracts et les accrochent aux murs. Et s'ils venaient ici un jour ? Vous n'êtes au courant de rien, car cela ne vous concerne pas, mais on dit qu'ils inscrivent tous les Juifs sur des listes.

J'ai peur pour mes enfants. Pour moi ça m'est égal, mais eux doivent mieux vivre.

J'ai tout de même essayé de la convaincre de ne pas partir.

– Non, c'est décidé ! Et nous ne reviendrons pas sur cette décision. La famille de Micha a promis de nous aider. Nous partons, un point c'est tout.

Nous avons continué à vivre de notre côté, et eux du leur. De manière bien différente déjà.

Ils commencèrent petit à petit à tout vendre, des gens venaient chez eux. Parfois, tard le soir, on entendait qu'ils déplaçaient quelque chose, ils faisaient sans doute leurs bagages. On entendait aussi des bruits de voix. Je levais les yeux au plafond tremblant, soupirais et pensais que tout serait bientôt terminé, qu'ils seraient bientôt partis.

Une fois, j'ai croisé Zina dans la rue peu avant son départ.

– Pourquoi vous ne passez plus chez nous ? me demanda-t-elle.

Je me suis justifiée en expliquant que j'avais reçu un lopin de terre et que je devais planter, fertiliser et construire. Deux jours plus tard, elle me téléphona au soir et me dit :

– Micha vous a ramené un plant de jasmin de notre datcha. Venez le chercher. Plantez-le dans votre jardin et vous aurez directement un beau buisson.

Le plant était énorme.

Nous avons amené le plant à la datcha et l'avons planté. Seulement, l'année suivante, il n'avait toujours pas poussé et seules quelques petites feuilles rabougries pointaient de-ci de-là.

– On n'en tirera rien, dis-je à mon mari. Zina nous a donné un truc qui ne poussera pas. C'est mieux que j'en achète un autre. Et je jetai le plant sous la barrière.

– Il ne faut pas s'en débarrasser. Essayons de le planter ailleurs, me dit mon mari. Il ramassa le plant, le planta à côté de la maison et l'arrosa patiemment.

Mais le jasmin n'a pas poussé, et il semblait même avoir dépéri.

Lorsque le printemps revint l'année suivante, je suis retournée au jardin et j'ai découvert avec joie que d'énormes bourgeons étaient apparus sur les vieilles branches du jasmin. Les bourgeons ont ensuite éclos et ont donné jour à de magnifiques feuilles vertes.

– Regarde ! Le jasmin de Zina a poussé ! montrais-je à mon mari.

– Eh bien voilà, et toi qui voulais le jeter.

Un an plus tard, le jasmin était revêtu de délicates fleurs blanches et ressemblait à une grosse boule de neige.

Zina avait déjà déménagé. D'autres bruits se font à présent entendre dans son ancien appartement. Le jasmin a atteint depuis longtemps le premier étage et en juillet, il est entièrement couvert de grosses fleurs blanches.

– Quel superbe jasmin ! s'exclament mes voisins.

Alors, je m'approche, saisis une branche comme dans les histoires romantiques, inspire profondément la douce odeur et dis à mon mari :

– Le jasmin de Zina !

Et il ajoute :

– C'était une gentille femme. Quel dommage qu'elle soit partie...

Et c'est la pure vérité.

Helsinki

Traduit par Sara Scorello
et révisé par Chloé Avonts
et Justine Demaret
sous la rédaction de Anne Delizée et
Nastasia Dahuron
Faculté de Traduction et
d'Interprétation, Université de Mons,
Belgique

En pleine illusion

Récit de décembre

Elle était d'humeur complètement fofolle ! Passeusement parce qu'ils avaient célébré l'anniversaire d'Angelina au travail une demi-heure plus tôt et qu'elle y avait vidé deux verres de vin. Passeusement non plus parce que les fêtes de fin d'année approchaient et que, sur le chemin de la maison, elle était passée au magasin et s'était retrouvée entre sapins, boules de Noël, guirlandes et Pères Noël mécaniques qui chantaient à tue-tête de petites mélodies joyeuses, aux sons desquelles ses pieds ne pouvaient s'empêcher de danser. Bien sûr, ce n'était pas ça. Cette humeur fofolle l'avait tout simplement envahie. Bon, elle ne se conduisait pas tout à fait comme une gamine, mais toujours est-il qu'elle avait envie de rire, de blaguer et de se sentir belle dans sa nouvelle pelisse courte dans laquelle elle voulait s'emmitoufler jusqu'au nez pour que la fourrure vienne titiller ses narines et la faire rire. Elle portait également une chapka à la *kazak*¹ qu'elle avait achetée peu de temps auparavant et qui lui allait siiii bien ! C'était justement en portant cette chapka qu'elle voulait sourire, être gentille et prévenante avec tout le monde, paraître délicieuse. Ah, c'est d'un banal ! Tous les auteurs ont déjà exploré ce phénomène. Que ce soit Zola, Tchekhov, Maupassant ou Dieu sait qui encore : ce sont les signes d'une humeur typiquement féminine. Tout, absolument a déjà été abordé dans la littérature...

Elle ne comptait pas acheter de choses superflues, même si les comptoirs étaient jonchés de beaux objets. Elle trouvait agréable de se promener parmi ces vêtements, de toucher l'un, puis l'autre, pour ensuite esquisser un sourire. Sourire à tout le monde, car elle était d'humeur fofolle. Elle regardait les nappes, les serviettes, les rideaux élégants pour fenêtres, puis les petites maisons éclairées de l'intérieur, les bougeoirs, les étoiles et les bibelots en porcelaine... Tout était vivement illuminé et flottait autour d'elle. Elle se mit à nager au milieu de robes fleuries, d'écharpes, de sacoches, de coffrets et de bijoux. Oh, là juste en face, de l'autre côté de cette mer d'objets de fête beaux et inutiles, apparaît un visage d'homme tellement intéressant ! On rencontre si peu souvent des visages masculins intéressants qui captent directement le regard. Qui est-il ? On peut donner libre cours à son imagination, imaginer sa profession... Qui peut-il bien être ? Un homme d'affaires ? Un scientifique ? Un artiste ? Peut-être un peintre ? Comment vit-il par exemple ? Entouré de quels objets ? Et comment occupe-t-il son temps libre ? Quels peuvent être ses loisirs ?

Elle aurait voulu lui sourire, lui offrir son sourire empreint de bonté, simplement parce qu'elle était d'humeur fofolle. Ne prêtant pas attention à la foule, elle avançait encore et toujours, essayant de ne pas le perdre de vue. Où était-il d'ailleurs ? Ah, il était déjà loin... Elle se dépêcha, laissant derrière elle comptoir après comptoir, suivant la silhouette apparaissant et disparaissant dans la foule.

L'espace d'une seconde, son regard s'arrêta sur un miroir qui était apparu inopinément devant elle et qu'elle était en train de contourner. Mon Dieu ! Il y avait tant de gens autour d'elle. Quelle étrange femme avait-elle croisé il y a un instant... Qui était-elle ? Elle portait, elle aussi, une

chapka à la *kazak*. Impossible ! Elle avait acheté cette chapka en été, lors d'un voyage en Italie. Elle s'arrêta involontairement. Elle regarda derrière elle. C'en est pas possible que quelqu'un ait la même chapka... Il n'y en avait qu'une comme celle-là... Coïncidence ? Et cette pelisse courte, elle ressemblait aussi étrangement à la sienne... Mais ce n'était pas elle pourtant... Elle, elle marche et sourit joyeusement à tout le monde. Et la chapka lui va siii bien ! Et là, quel visage gris, fatigué, ridé, des cernes sous les yeux et la bouche pincée. Un vieux visage... celui d'une vieille fille... d'une vieille fille désagréable aux lèvres minces...

Elle rebroussa chemin et se dirigea lentement vers le miroir, fendant

obstinément la foule. Non, elle, elle souriait à tout le monde... joyeusement... gentiment... Ha, le voilà, ce miroir... Et elle aperçut son reflet... sous cette chapka à la *kazak*...

Helsinki

LK
LK

¹ En français dans le texte ; prononciation russe du mot « cosaque » (N.d.T).

Traduit par Sara Scorello
et révisé par Justine Demaret et Maxime
Mathieu
sous la rédaction de Anne Delizée et
Nastasia Dahuron
Faculté de Traduction et d'Interprétation,
Université de Mons, Belgique



Helsingin kaupunki



Helsinki est un centre important de la culture à l'échelle mondiale. La ville met en valeur les dernières avancées en matière de design, d'architecture, de musique et de beaux-arts.

Ainsi, en 2011, la capitale finlandaise a été témoin de l'inauguration de la Maison de la Musique. Son architecte en chef est Marko Kivisto et Yasuhisa Toyota, expert de renommée mondiale, est à l'origine du concept du système acoustique. La Maison de la Musique est composée de cinq salles. La grande salle aménagée en terrasses peut accueillir 1700 spectateurs ; les quatre autres salles sont destinées à la musique de chambre, à la danse contemporaine, au jazz, à l'orgue et à la musique folklorique.

La gestion de la Maison de la Musique est confiée à la fois à l'Orchestre Philharmonique d'Helsinki, à l'Orchestre Symphonique de la Radio Finlandaise et à l'Académie Jean Sibelius dont les étudiants bénéficient de salles supplémentaires mises à leur disposition.

Ce bâtiment, construit en verre et en acier, donne sur un bras de mer en se fondant d'une manière harmonieuse et élégante dans le paysage environnant. Les visiteurs sont accueillis devant son entrée principale par la sculpture « Des arbres chantants » de Reijo Hykkanen qui s'est inspiré du poème d'Aaro Hellakoskinen « La chanson du brochet ». Le brochet qui fait partie de la composition est posé sur sa queue et se lève sur une hauteur de 13 mètres.

Ensuite, dans le hall, les visiteurs rencontrent une œuvre d'art géante suspendue créée par Kirsi Kaulanen ; cette sculpture argentée intitulée « Gala » atteint 14 mètres de long et 10 mètres de haut.

La Maison de la Musique est ouverte à tous. Et si vous décidez de vous rendre en Finlande ne manquez surtout pas l'occasion de visiter cette salle de concert hors du commun qui vous offrira le plaisir de toucher à la beauté.

www.musiikkitalo.fi